Questes

Revue pluridisciplinaire d'études médiévales

24 | 2012
L'identité

L'identité : conclusion

Cécile Becchia, Diane Chamboduc de Saint Pulgent et Fanny Oudin

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questes/2539>

DOI : 10.4000/questes.2539

ISSN : 2109-9472

Éditeur

Les Amis de Questes

Édition imprimée

Date de publication : 15 octobre 2012

Pagination : 112-116

ISSN : 2102-7188

Référence électronique

Cécile Becchia, Diane Chamboduc de Saint Pulgent et Fanny Oudin, « L'identité : conclusion », *Questes* [En ligne], 24 | 2012, mis en ligne le 01 janvier 2014, consulté le 15 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/questes/2539>

Conclusion

Cécile BECCHIA, Diane CHAMBODUC DE SAINT-PULGENT et Fanny OUDIN

Les différentes communications proposées dans ce bulletin confirment qu'au Moyen Âge, comme aux autres périodes, l'identité est rarement un acquis mais plutôt une construction, le résultat de choix plus ou moins conscients et délibérés. Ainsi, Servane Michel souligne que l'identité problématique de Claudas, l'ennemi héréditaire du monde arthurien dans *Le Lancelot en prose*, est le fruit d'une construction complexe qui imite la structure à entrelacements du roman¹. Ce sont les différents points de vue que l'ouvrage livre sur son personnage (ceux du narrateur, de Claudas lui-même et des autres personnages) qui permettent de rendre compte de toute la richesse de son identité. Cette dernière ne se donne jamais à lire simplement mais est le fruit d'une interaction permanente entre le roman et son lecteur et illustre bien le processus de construction qui préside à la production de toute identité.

Le but de cette élaboration de l'identité est le plus souvent politique : il s'agit, comme l'a montré Sarah Vandamme au sujet de la reine Jeanne I^{re} d'Anjou, de légitimer un pouvoir fragilisé – par le sexe de sa détentrice, en l'occurrence². Dans ce cadre, l'insistance sur l'héritage dynastique de la souveraine angevine a pour but de mettre en valeur son attachement aux vertus familiales masculines et la continuité dans laquelle elle s'inscrit en matière d'exercice du pouvoir, pour mieux faire oublier son handicapante féminité. De même, comme le montre Émilie Deschellette, les chroniques

¹ Voir, dans ce bulletin, l'article de Servane MICHEL « L'impossible identité narrative de Claudas, l'admirable méchant du *Lancelot en prose* », p. 96-111.

² Voir, dans ce bulletin, l'article de Sarah VANDAMME « Identité dynastique et identité du souverain : le cas d'une reine héritière, Jeanne I^{re} d'Anjou », p. 85-95.

de Geoffroy de Monmouth et de Wace qui relatent, dans la première moitié du XII^e siècle, la fondation de la future Grande-Bretagne par Brutus, participent à la consolidation du pouvoir anglo-normand nouvellement installé en le rattachant à une identité bretonne mythique et, au-delà, troyenne³. Émilie Deschellette souligne la manière dont, dans ce cas, la construction identitaire s'appuie sur un passé glorieux pour légitimer le nouveau pouvoir anglo-normand en pleine structuration. L'utilisation du mythe comme révélateur de l'histoire du pays permet de revendiquer une identité noble et illustre dont la grandeur n'a rien à envier à celle des Capétiens héritiers de Charlemagne.

Dans cette perspective, la construction identitaire se fait diachronique : le passé est utilisé par les deux clercs anglo-normands pour éclairer le présent et annoncer le futur. C'est de leur origine troyenne que les Bretons et, à travers eux, le royaume anglais de la première moitié du XII^e siècle, tirent la promesse d'un avenir glorieux, susceptible d'accomplir la destinée inachevée de la Troie mythique. La construction identitaire réécrit donc le passé, le fantasme même, pour donner sa tournure au présent. Elle utilise pour cela la forme très plastique du mythe ou encore celle de la représentation figurée, comme c'est le cas dans la *Généalogie* de la *Bible d'Anjou* présentée par Sarah Vandamme, où le portrait de chaque roi laisse transparaître à la fois sa proximité avec ses prédécesseurs et sa singularité. L'ensemble de la composition est, lui, organisé de sorte à faire de Jeanne l'héritière naturelle de cette continuité dynastique.

Dans la plupart des cas, les hommes du Moyen Âge réfléchissent donc sur une identité collective, comprise comme le ciment fédérateur d'une communauté, comme ce qui unit les individus entre eux et les fait se sentir appartenir à un groupe. Camille Rouxpetel montre bien comment

³ Voir, dans ce bulletin, l'article d'Émilie DESCHELLETTE « L'identité à l'épreuve du mythe : la fabrique des origines, d'Énée à Brutus », p. 66-84.

Burchard de Mont Sion, dans son récit de pèlerinage en Terre sainte qui a inspiré un grand nombre de ceux qui l'ont suivi dans les pas du Christ, s'efforce d'identifier les différentes nations des chrétiens d'Orient en dégagant pour chacune ce qui constitue son identité propre⁴. Même quand il s'intéresse à un individu particulier, comme le *catholicos* des Arméniens, il en fait une abstraction qui incarne un type, et dédaigne les marqueurs de son individualité. Dans cette perspective, l'identité se manifeste par certains signes, qui, comme le montre Camille Rouxpetel, interrogent, dans une perspective très médiévale, la coïncidence entre l'intériorité de chacun et son apparence extérieure. Le nom est l'un de ces signes. En témoignent aussi bien l'exemple des Églises orientales des jacobites et des nestoriens, dont le nom, imposé par les Latins, traduit leur identification comme hérétiques par l'Église romaine, que celui des Bretons, dont le nom illustre la filiation symbolique qui lie Brutus à la terre de Bretagne, qu'il a conquise, et à la nation bretonne, qu'il a créée. Le vêtement, qui se fait costume quand il se veut être l'interface entre l'intériorité et l'apparence de ceux qui le portent, les rituels et les fêtes qui rassemblent la communauté, les gestes sont autant de signes d'une identité qui se définit donc en premier lieu par le partage de caractéristiques communes et l'appartenance à un groupe.

Dans cette perspective, et alors que l'horizon de toute identité reste fondamentalement l'unité du peuple chrétien, comme l'illustre bien le propos de Burchard de Mont Sion, l'identité, qu'elle soit individuelle ou collective, se définit souvent comme variation par rapport à un modèle. C'est particulièrement vrai des identités dynastiques, ainsi que le démontre Sarah Vandamme, qui souligne la nécessité pour les familles régnantes de

⁴ Voir, dans ce bulletin, l'article de Camille ROUXPETEL « Questionner l'identité d'un chrétien occidental, pèlerin en Terre sainte, face à la diversité des chrétiens d'Orient. L'approche de Burchard de Mont Sion », p. 48-65.

constituer un socle de valeurs communes auquel chaque souverain peut ajouter ses caractéristiques propres pour à la fois singulariser son règne et augmenter le patrimoine identitaire dynastique. Dans cette perspective, les initiatives de chacun enrichissent l'identité familiale qui, à son tour, vient renforcer la légitimité de chaque souverain.

Car l'identité, comme cela apparaît dans les articles d'Émilie Deschелlette et de Camille Rouxpetel, est le plus souvent réflexive. Elle se construit grâce à un retour sur soi provoqué, notamment, par le face-à-face avec l'autre. Cette élaboration se fait soit de manière violente, comme c'est le cas pour les Bretons, qui naissent comme nation en combattant les géants, premiers occupants de l'île sur laquelle ils débarquent, puis en socialisant la terre laissée *gaste* par leurs ennemis vaincus ; soit de manière symbolique, en renforçant l'identité du groupe par son opposition avec d'autres groupes, comme c'est le cas des chrétiens d'Orient face aux Latins, et, de manière plus fondamentale encore, des chrétiens de Terre sainte et d'Occident face aux musulmans. L'altérité joue donc un rôle fédérateur et permet au groupe de se définir non seulement autour des valeurs qui unissent ses membres mais aussi autour de celles qui les démarquent des autres groupes. L'autre est également celui dont le regard valide l'identité ainsi affirmée et la réalise pleinement en la légitimant.

Dans ce contexte où l'identité reste fondamentalement collective, seules quelques figures s'individualisent. Celle de Burchard dans sa *Descriptio*, où il prend soin de se peindre en témoin et auteur digne de foi et en chrétien de rite latin fortement marqué par son appartenance à l'ordre dominicain. Celle de certains héros des romans arthuriens, comme le Claudas du *Lancelot en prose* dont Servane Michel nous montre comment l'accès à son intériorité par le biais de la focalisation interne permet de percevoir toute la complexité du personnage. Dans ces rares cas où le processus de la construction identitaire nous est donné à voir et nous

permet d'atteindre la personne singulière derrière le groupe, l'unité identitaire se fissure le plus souvent et laisse percevoir les traits parfois contradictoires qui la composent. C'est particulièrement net chez Claudas, qui apparaît tour à tour comme l'ennemi héréditaire du monde arthurien, comme un méchant irréductible dont la mauvaise nature ne peut rester cachée, et comme un chevalier exemplaire tant par sa bravoure que par la lucidité dont il fait preuve. La forme romanesque, par la multiplication des points de vue et l'utilisation de la focalisation interne, souligne ces contradictions plus qu'elle ne les combat. Elle fait de la fiction un lieu auquel il devient impossible de prêter un sens univoque, un lieu foncièrement ambivalent et où l'évaluation morale des personnages ne correspond plus strictement à leur fonction narrative. Mais cette fissure identitaire caractérise également la reine Jeanne, quoique bien malgré elle. Nonobstant ses tentatives pour faire oublier sa féminité par le rappel constant de son héritage dynastique et sa volonté affichée de se rapprocher des hommes de sa famille plus que des femmes, elle ne parvient pas à résoudre la contradiction fondamentale qui fait d'elle à la fois une reine et une femme, et à concilier ces deux identités, dont l'image qu'elle a laissée souligne la triste incompatibilité. Là encore, c'est le témoignage historique, et donc le regard d'autrui, qui signent son échec en refusant de valider et de légitimer ses tentatives de construction identitaire. Seul Brutus, finalement, réussit à résoudre son ambivalence axiologique et à dépasser le meurtre de ses parents par son geste fondateur, qui lui permet d'accomplir sa destinée tout en construisant son identité de père de la Grande-Bretagne. Mais cet accomplissement relève du mythe, c'est-à-dire d'une forme de récit propice au dépassement des contradictions.